

PUBLICATIONS ANARCHISTES



LE PROCÈS
DES
ANARCHISTES
DE
CHICAGO



Prix : 5 centimes



PARIS
Au bureau de la RÉVOLTE

140, rue Mouffetard, 140

1892

Cette brochure a été éditée principalement par les soins des compagnons anarchistes de Limoges. Ils désirent servir, dans la mesure de leurs faibles forces, la noble cause pour laquelle sont morts les camarades américains, en donnant pour la première fois au public français un aperçu d'ensemble de ce procès, qui marque une date dans l'histoire de la canaillerie bourgeoise. Les compagnons de Limoges se proposent aussi de contribuer par la vente de cette brochure à la souscription en faveur de nos amis détenus.

Les défenses de Spies et de Lingg sont extraites d'une traduction plus complète faite par le compagnon Schulz, mort récemment à Annemasse. Le reste a été traduit de la brochure espagnole. Certaines parties sont bien écourtées ; il suffit de se rappeler que le discours de Parsons, devant le tribunal, a duré huit heures.

LE PROCÈS DES ANARCHISTES DE CHICAGO

LE 1^{er} MAI 1886

Au congrès des Unions ouvrières américaines en 1885, il avait été décidé d'imposer aux employeurs l'adoption de la journée de huit heures par une grève formidable fixée au 1^{er} mai 1886. La tactique fut adoptée par les travailleurs de Chicago et une propagande active fut faite. Les anarchistes, tout en avertissant que la journée de huit heures ne résoudrait pas la question sociale, firent leur possible pour éveiller la solidarité des masses. Leur organe de langue anglaise était *The Alarm*, avec Parsons comme rédacteur principal; l'organe anarchiste allemand était *Die Arbeiter Zeitung*, où écrivaient Spies, Schwab et Fischer.

En février 1886, l'usine Mac-Cormick renvoya tous les travailleurs qu'elle employait au nombre de douze cents et les remplaça par des ouvriers rompus à toutes les exigences patronales. Le 1^{er} mai, le travail s'arrêta en beaucoup d'endroits et les jours suivants la

grève s'étendit considérablement. Des meetings avaient lieu partout et les orateurs anarchistes se multipliaient.

Dans l'après-midi du 3 mai, une multitude de sept à dix mille hommes manifestèrent à la sortie de la fabrique Mac-Cormick, qui était comme le centre de la résistance patronale. L'usine était barricadée, la police accourut, elle reçut des pierres, elle répondit par quelques coups de revolver et, en ayant reçu quelques-uns, elle ouvrit un feu général. La foule s'enfuit, laissant sur place six morts et de nombreux blessés.

En réponse à cette fusillade, *Die Arbeiter Zeitung* du 4 mai publiait l'appel suivant :

La guerre des classes a commencé. Hier on a fusillé des travailleurs devant la fabrique de Mac Cormick. — Leur sang crie vengeance !

Qui pourra douter que les tigres qui nous gouvernent soient avides du sang des travailleurs ?

Mais les travailleurs ne sont pas des moutons. A la terreur blanche, ils répondront par la terreur rouge. Mieux vaut la mort que la misère ! Si l'on fusille des travailleurs, nous répondrons de manière qu'on s'en souvienne pendant quelques temps.

La nécessité nous fait crier : « Aux armes ! »

Hier, les femmes et les enfants pleuraient leurs maris et leurs pères fusillés, pendant que dans les palais les verres se remplissaient de bons vins et se buvaient à la santé des bandits de l'ordre.

Cessez de pleurer ceux qui souffrent !
Ayez du cœur ; esclaves, révoltez-vous !

Fischer avait ajouté : « Ouvriers, armez-vous et venez en force. » Mais ce fut supprimé sur les instances de Spies.

Le 5 mai, dans l'après-midi, plus de quinze mille travailleurs assistèrent au meeting de la place Haymarket. A. Spies, Parsons et Fielden parlèrent successivement. Durant le discours de ce dernier, la nuit arriva ; la plus grande partie des assistants s'était retirée ; à ce moment, 125 policiers armés de fusils s'avancèrent en colonne, occupant la largeur de la rue, suivis d'une autre colonne de 250 hommes. Pendant que le capitaine ordonnait aux ouvriers de se disperser, les soldats préparaient leurs armes.

En ce moment, une bombe fut lancée et tomba entre la première et la seconde rangée de policiers, en renversant une soixantaine, dont huit moururent de leurs blessures. La colonne se débanda, mais celle qui venait derrière fit un feu nourri sur la multitude et, lorsqu'elle se retira, elle laissa de nombreux morts sur la place.

Immédiatement commencèrent les persécutions et les arrestations. Tous les révolutionnaires connus, ainsi que les typographes et les imprimeurs des journaux anarchistes de Chicago, furent arrêtés. En fin, de toutes ces arrestations, dix furent maintenues, mais deux d'entre les prévenus se laissèrent acheter et devinrent témoins à charge.

Le choix des jurés dura trois semaines ; on finit par en choisir douze qui, on le sut plus tard, furent payés cent mille francs chacun ; tous les témoins à charge furent aussi payés par la police. Seul, parmi les bourgeois, le maire de Chicago témoigna en faveur des accusés, déclarant qu'il avait donné ordre au chef de la police de retirer ses troupes, vu l'attitude pacifique des travailleurs.

Le 20 août, le jury rendit un verdict condamnant à mort : Spies, Schwab, Fischer, Lingg, Engel, Fielden et Parsons, et Neebe à quinze ans de travaux forcés.

Nous publions les paroles prononcées par nos amis après leur condamnation, en réponse à la demande du juge, qui les priaient de dire ce qu'il savaient, afin d'atténuer leurs peines.



LES DÉFENSES

AUGUSTE SPIES

En prenant la parole devant cette cour, je m'adresse, comme représentant d'une classe, aux représentants d'une autre classe. Comme disait, il y a 500 ans, un doge se présentant devant ses bourreaux : — « Ma défense est votre accusation ! Les causes de mon soi-disant crime : votre histoire ! »

J'ai été accusé de meurtre — comme complice — on m'a condamné sur cette accusation.... Le « Gouvernement » n'a établi aucune preuve de ma culpabilité. Il ne ressort pas des dépositions de témoins, que j'aie été mêlé en quoi que ce soit dans l'affaire de la bombe, ni que je sache qui a jeté le projectile — à moins que vous n'estimiez les dépositions des complices du Procureur général et de Bonfield, les dépositions de Thomson et de Gilmer au prix qu'elles ont été payées..... S'il n'existe aucune preuve établissant ma responsabilité légale dans cette affaire, une condamnation ou l'exécution du jugement n'est rien moins qu'un meurtre pré-néité, exécuté froidement, un meurtre conçu d'une manière si infâme et si infernale, qu'il nous faudrait remonter

aux persécutions religieuses et politiques pour trouver son précédent....

Il a été accompli des meurtres judiciaires dans bien des cas où les représentants du gouvernement agissaient en croyant vraiment leurs victimes coupables du crime dont on les accusait. Les représentants du gouvernement, dans le cas qui nous occupe, ne peuvent cependant pas prendre ce prétexte pour excuse, attendu *qu'ils ont eux mêmes fabriqué ces dépositions* de témoins qui ont servi de prétexte à notre condamnation — qui ont servi de prétexte à un jury choisi exprès pour nous condamner....

Devant cette cour et devant ce peuple qui forme soi-disant l'Etat, j'accuse de meurtre par préméditation le Procureur général et son digne collègue Bonfield !

Je ne citerai ici qu'un petit incident pour appuyer cette accusation. Le soir où la police assaillit la réunion d'ouvriers sur le « Haymarket », je rencontrai, vers les 8 heures, un jeune homme, nommé Legner. Il m'accompagna et resta toute la soirée près de moi jusqu'au moment où, quelques minutes avant l'explosion, je sautai de la voiture. Il savait que je n'avais pas vu Schwab ce soir-là ; il savait que je n'avais eu, avec personne, de conversation comme celle que le témoin Thomson veut avoir entendue ; il savait que je n'étais pas descendu de voiture pour tendre une allumette enflammée au jeteur de la bombe. Il n'est pas socialiste. Pourquoi ne l'a-t-on appelé comme témoin ? — On l'a fait disparaître à temps ! La police savait que ses dépositions dévoileraient les témoins à charge comme des parjures et des coquins.....

Le nom de Legner parut sur la liste des témoins du Gouvernement, mais il ne fut pas appelé et cela

pour de bonnes raisons ! « On m'a offert 500 dollars si je voulais quitter la ville, raconta-t-il à plusieurs amis, et on m'a fait toutes sortes de menaces dans le cas où je persisterais à vouloir comparaitre comme témoin de la défense. » Il répondit qu'il ne se laisserait pas acheter. Lorsque nous eûmes besoin de Legner, il avait disparu !

J'appris trois semaines plus tard que ce même jeune homme avait été assailli par deux illustres piliers de la loi et de l'ordre de la police secrète de Chicago, qui l'avaient trainé à Buffalo !.....

La classe des bons et pieux chrétiens a essayé, au moyen de sa presse et de toutes les manières possibles, de supprimer soigneusement et de tenir secrets ces faits notoires. Elle a réussi en partie, en appliquant tout bonnement à ces accusés détestés l'épithète d'« anarchistes » et en les représentant comme une race de cannibales récemment découverte, puis encore en inventant et propageant des contes épouvantables, de noires et mystérieuses conspirations, à faire dresser les cheveux sur la tête. Ces bons chrétiens cherchèrent avec cela à voiler le fait positif que, dans la soirée du 4 mai, 200 hommes armés, commandés par un fiéffé gredin, assaillirent une réunion de paisibles citoyens — dans quelle intention ? — dans l'intention de les assassiner ou tout au moins d'en tuer le plus possible !

Les salariés de cette ville étant quelque peu mécontents de l'insolence de leurs bienfaisants maîtres, commencèrent à dire quelques vérités qui n'allèrent point aux patriciens. Ils allèrent même jusqu'à oser poser quelques modestes conditions ! Ils pensaient que huit heures par jour d'un travail fatigant étaient suffisantes pour le prix qu'ils en recevaient... Il fallait donc faire taire cette populace et l'intimi-

dation parut le meilleur moyen. Si on assassinait au moins ceux qu'elle regarde comme ses meneurs? — Oui, il faut faire entendre raison à ces chiens d'étrangers qu'ils n'ont pas à s'immiscer dans les honnêtes petites transactions de leurs bienfaisants et pieux seigneurs...

Bonfi ! d fut l'homme capable de mettre à exécution la conspiration de nos patriciens.

Si j'avais jeté la bombe ou fourni l'occasion de la jeter, je n'hésiterais pas une seconde à le déclarer... Un certain nombre d'hommes, il est vrai, perdirent la vie, beaucoup furent blessés, mais des centaines d'autres vies furent, par ce fait, préservées. Si la bombe n'avait pas été jetée, on compterait maintenant une centaine de veuves et des centaines d'orphelins où l'on n'en compte aujourd'hui que quelques-uns... Mais, comme je l'ai déjà dit, on a soigneusement écarté ces faits ! Nous avons été accusés et jugés pour conspiration par les conspirateurs proprement dits et leurs instruments.

On en a aussi appelé au patriotisme du jury. Là-dessus je répons en ne faisant que citer les paroles d'un écrivain anglais : « Le patriotisme est le dernier refuge des coquins ».

On nomme conspiration contre la Société mes efforts en faveur des millions de déshérités, mon agitation en ce sens, la popularisation de principes économiques, en un mot, l'instruction donnée aux salariés. Le mot « Société » est ici très prudemment substitué à l'« Etat ». Les classes dirigeantes ont toujours été d'avis qu'il fallait laisser les masses dans l'ignorance pour que ces mêmes masses ne perdissent pas leur servilité, leur modestie, leur obéissance envers leurs oppresseurs, dans la même mesure qu'on augmentait leur intelligence.

Il y a vingt-cinq ans, on regardait comme un crime d'instruire les esclaves noirs. Pourquoi ? Parce que l'esclave intelligent brise ses chaînes à tout prix. Pourquoi une certaine classe envisage-t-elle aujourd'hui comme un crime d'état l'instruction des travailleurs ? Pour la même raison. L'Etat a, du reste, prudemment écarté ce point dans les délibérations du cas présent.

Qu'avons-nous dit dans nos discours et dans nos écrits ? Nous avons éclairé le peuple sur sa situation et ses rapports avec la Société. Nous lui avons expliqué les différentes formes, les lois et rapports sociaux sous lesquels elles apparaissent.

Nous lui avons prouvé, d'une manière irréfutable, que le salariat est la racine des injustices sociales actuelles, — injustices si monstrueuses qu'elles crient vengeance. Nous avons dit, de plus, que le salariat, considéré comme forme spéciale du développement social, devait faire place à une nouvelle civilisation, en vertu d'une nécessité logique d'intérêts supérieurs ; que le salariat devait préparer le chemin et fournir la base à un système de coopération sociale, *c'est à dire au socialisme !*

Nous avons dit qu'il nous semblait que le progrès était dans la direction de l'*anarchie*, par laquelle nous comprenons une société libre, sans rois, sans castes et sans classes, une société d'autocrates, c'est-à-dire de gens se gouvernant eux-mêmes, et par laquelle un équilibre inébranlable, qui sera la base de l'ordre naturel, sera créé par la liberté et l'égalité économique de tous.

Il est peu probable que les honorables MM. Bonfield et Grinnell puissent se figurer un ordre social maintenu autrement que par les gourdins et les revolvers des agents de police, ni une société libre

sans prisons, sans potences et sans Procureurs Généraux. Dans une pareille société ils ne trouveraient peut-être pas de place pour eux-mêmes. Mais est-ce une raison pour faire de l'anarchie une doctrine si détestable et si dangereuse ?

En tous cas, si c'est à elle qu'on fait le procès, très bien alors, condamnez-moi, car je suis un anarchiste. Je crois avec Buckle, Paine, Jefferson, Emerson, Spencer et beaucoup d'autres grands penseurs de ce siècle, que l'Etat des castes et des classes, que l'Etat dans lequel une classe gouverne l'autre et vit du travail de cette dernière et où cet état de choses est nommé Ordre — oui, je crois que cette forme barbare de l'organisation sociale avec son système de meurtre et de pillage sanctionné par la loi, est voué à la mort pour faire place à une société libre, à une association volontaire. Que le monde sache qu'en l'an de grâce 1886, dans l'état de l'Illinois, huit hommes furent condamnés à mort parce qu'ils n'avaient pas perdu la foi en un avenir meilleur et en une victoire finale de la liberté et de la justice.

On a prétendu que nous voulions faire la Révolution au meeting de Haymarket. Pas plus que les tremblements de terre et les cyclones, les révolutions ne peuvent se faire. Elles sont la résultante de faits accomplis précis.

Jamais, je n'aurais pas pu dire une pareille bêtise. Je crois que la Révolution est devant la porte, qu'elle a même en réalité déjà commencé, mais le médecin qui prédit à l'avance la mort de son malade en est-il pour cela responsable ? Si quelqu'un doit être rendu responsable de la révolution qui s'approche, c'est la classe dirigeante qui se refuse obstinément à faire des concessions. Dès que des réformes deviennent nécessaires, la classe capitaliste qui per-

siste à vouloir enrayer le progrès et à vouloir faire taire les puissances éternelles dont elle ne forme que de faibles atômes.

« Sept agents de police sont morts, a dit Grinnell, nous demandons vie pour vie. » Et alors on déclara coupables un nombre égal d'hommes dont, en vérité, on ne pouvait dire qu'ils aient participé le moins du monde à la mort des victimes de Bonfield. Chez les sauvages, la Justice se fonde sur la même base. Chez eux on égalise, pour ainsi dire, les injustices. Les Arabes, les Chinois et d'autres peuples, exigeaient, pour chacun des leurs tombé par la main d'un ennemi, la vie d'un des ennemis. Ils ne s'occupaient guère des personnes, pourvu qu'ils aient vie pour vie. Ce principe existe encore aujourd'hui chez les naturels des îles Sandwichs !

Si vous croyez qu'en nous pendant vous étoufferez le mouvement ouvrier — mouvement dont des millions et des millions d'ouvriers et d'ouvrières dans la misère attendent leur affranchissement par la victoire finale — si vous le croyez — alors, pendez nous !... Vous éteignez une étincelle, mais ici, là, partout, s'élèvent des flammes grandissantes. Ce mouvement ouvrier ressemble à un feu souterrain que vous ne pourrez jamais éteindre. Le sol sur lequel vous marchez, brûle ! Vous ne pouvez pas comprendre cela. Vous ne croyez plus à la sorcellerie comme vos arrière-grands pères qui regardaient le bûcher comme un acte civilisateur, mais vous croyez... aux conspirations ! Vous croyez que tous les événements qui viennent de s'écouler sont l'œuvre de conspirateurs. Vous ressemblez à l'enfant qui cherche son image derrière le miroir ; ce que vous voyez et que vous essayez de saisir n'est que le reflet trompeur de votre conscience angoissée et mauvaise.

Il est vrai que nous avons engagé le peuple à s'armer, à se préparer pour le Jour qui s'avance, et cela semble être la raison pour laquelle le verdict doit être maintenu. «Lorsqu'une longue suite d'événements désavantageux et d'oppressions coïncidant évidemment au même but — maltraitent le peuple et le jettent dans les bras d'un despotisme absolu, alors il est du droit et du devoir du peuple de secouer le joug d'une telle forme de gouvernement et de prendre de nouvelles mesures de sécurité pour l'avenir. » — Ceci est une citation de la déclaration de l'Indépendance. Avons-nous donc outrepassé une loi quelconque en montrant au peuple que ces injustices qui, depuis les dernières vingt années apparaissent à la surface, ont constamment poursuivi le même but, savoir : instituer dans ce pays une oligarchie si forte, si puissante, si monstrueuse telle qu'il n'en a encore jamais existé nulle part ?

Et maintenant je conclus : telles sont mes idées. Elles forment une partie de moi-même. Je ne puis pas m'en défaire et, le pourrais-je, que je ne le ferais pas. Si vous croyez pouvoir anéantir ces idées, qui gagnent chaque jour plus de terrain, en nous envoyant à la potence, — si vous voulez encore une fois faire subir la peine de mort à des gens, parce qu'ils osèrent dire la vérité — alors nous n'avons plus rien à dire. Nous n'avons dit que la vérité. Pouvez vous nous accuser d'un seul mensonge ?

Et si la peine de mort est le prix à recevoir pour avoir annoncé la vérité, eh bien ! — je le paierai ce prix, fièrement et hardiment !

Vérité ! pour elle moururent Socrate, le Christ, Huss, Giordano Bruno, Gallilée ; pour elle moururent des légions d'entre les plus nobles et les meilleurs !

Ils nous précédèrent..., nous sommes prêts à les suivre.

MICHEL SCHWAB

Je ne parlerai pas beaucoup, je ne dirais même rien si mon silence ne paraissait pas un lâche assentiment à la comédie qui finit de se jouer.

Ouvrier moi-même, j'ai vécu parmi les ouvriers, j'ai vu se prostituer la vertu, poussée à bout par les privations et la misère. J'ai vu mourir de faim des hommes sains et robustes par manque de travail. C'était en Europe, et je croyais qu'en prenant pied sur la terre de la liberté je rencontrerais quelque chose de meilleur, mais je fus vite détrompé. Regardez un peu, vous trouverez à Chicago plus de misère que dans aucune ville du vieux monde. Aussi y a-t-il plus de socialistes indigènes que d'étrangers. Mais la presse bourgeoise cache soigneusement ce fait et accuse les étrangers de pousser à la révolte et d'occasionner le désordre.

Qu'est-ce que l'Anarchie ? On nous condamne à mort pour cela et le procureur se refuse à définir ce que c'est. Il entend sous ce mot la violence, le vol, le crime. C'est une erreur ; l'anarchie est une forme de société dans laquelle il n'y a pas d'autre gouvernement que la raison, où toute créature fera le bien parce que c'est bien et haïra le mal parce que c'est mal. En une telle société, aucune loi, aucune force publique n'est nécessaire. On nous répond : l'Anarchie est morte, c'est faux. Jusqu'à nos jours, elle n'est qu'une doctrine et aucun magistrat ne peut tuer une doctrine. C'est certainement un rêve, rêvé

par beaucoup de penseurs depuis Lessing, le grand poète allemand, mais c'est un rêve qui se réalisera tôt ou tard. Je sais que notre idéal ne s'accomplira ni cette année, ni la suivante, mais elle s'accomplira quelque jour prochain, j'en suis sûr.

OSCAR NEEBE

Peu de jours m'ont suffi pour apprendre à connaître la liberté et la loi aux Etats-Unis. En résumé, on ne m'accuse et on ne me condamne que parce que je connais Schwab et Spies. Il est vrai que j'ai présidé la réunion de West Street. J'ai aussi assisté comme ouvrier maréchal à la manifestation des travailleurs de Chicago, protestant avec eux contre les injustices dont ils sont victimes. Puisque ceci entraîne ma condamnation, les amis des ouvriers, les orateurs, les agitateurs sauront ce qu'est la loi en Amérique et le danger qu'ils courent.

Je ne demande qu'une chose : Partager la mort de mes amis : pendez-moi avec eux. Ma famille, avec le temps, se consolera de ma mort et, au contraire, me sachant au bagne, ne pourrait jamais oublier le deuil dans lequel votre verdict l'aurait placée.

ADOLPHE FISCHER

Vous me demandez pourquoi j'ai été condamné à mort. Je ne vous répondrai pas grand chose. Je proteste contre ce verdict, puisque je n'ai commis aucun crime. Je ne nie pas être un des organisateurs

de la réunion de Haymarket ; mais tant qu'à la bombe, je n'en sais pas plus que n'en sait l'avocat général ; quant aux circulaires...

(Ici l'avocat-général l'interrompt et lui conseille de ne pas continuer sur ce ton, mais Fischer lui tourne le dos.)

Je sais ce que j'ai à dire. Je ne nie pas avoir rédigé la circulaire et introduit le conseil : « *Ouvriers armez-vous !* » J'avais mes raisons pour cela. Je suis donc condamné comme anarchiste et non comme assassin.

Non, je le répète, je ne suis pas un assassin, mais j'en connais un ici, c'est l'avocat-général, lui qui a introduit des témoins parjures et les a soldé pour faire mourir huit hommes.

Comme un anarchiste préfère ses idées à sa vie je vous dis avec le plus profond dédain : « Faites de moi un cadavre. »

LOUIS LINGG

Avec le même dédain qu'on me témoigna lors des efforts que je fis pour me créer une existence honorable dans la libre Amérique, avec le même dédain on m'octroie aujourd'hui, après m'avoir condamné à mort, la liberté de parler. Si j'use de cette liberté, je ne le fais que pour clouer au pilori l'injustice, les mensonges et les bassesses qu'on a accumulés sur moi. On m'a accusé de meurtre et condamné ! Quelles preuves a-t-on eues pour cela ? On a fait venir Seliger qui a témoigné contre moi.

Je l'avais aidé à faire des bombes. De plus, on a prouvé que j'avais transporté ces mêmes bombes,

avec l'aide d'un autre individu, au n° 58 de l'avenue Clybourne; mais on n'a pas pu prouver, même avec Seliger, le témoin payé, qu'une de ces bombes ait été transportée au Haymarket. On fit venir deux experts qui ne purent que constater que le métal de la bombe du Haymarket avait quelque ressemblance avec celui des miennes. Malgré ses premières dénégations, votre M. Ingham dut avouer que le diamètre différait d'un demi ponce; mais, il passa sous silence que la différence dans l'épaisseur des parois était d'un quart de ponce. — Voilà les preuves sur lesquelles j'ai été accusé de meurtre.

Mais ce n'est pas pour meurtre que je suis condamné, le juge l'a encore constaté ce matin dans son résumé, mais parce que nous sommes anarchistes.

Mais qu'est-ce que l'Anarchie? Mes prédécesseurs l'ont expliqué assez clairement pour qu'il me soit nécessaire d'y revenir.

Le Procureur général a critiqué et stigmatisé notre manière d'agir, mais on a prudemment passé sous silence que nous avons été poussés à cette tactique par les agissements de la police. Le procureur nous a fait remarquer qu'il serait préférable de recourir au vote et d'instituer des syndicats. Un juge a même préconisé un mouvement en faveur de la journée de 6 heures. Mais ils font semblant de ne pas savoir qu'à chaque tentative d'extension en faveur du mouvement électoral ou du mouvement syndical, on a employé la force brutale et les gourdins de la police. C'est pourquoi, à mon tour, j'ai recommandé la force brutale pour empêcher celle plus brutale encore de la police. On m'a reproché de mépriser la loi et l'ordre, mais qu'est-ce que votre Ordre et votre Loi?

Il est représenté par la police, qui compte des voleurs dans ses rangs. Son chef, ici présent, m'a lui-même avoué que des policiers avaient volé mon chapeau et mes livres dans son bureau. Voilà donc les protecteurs de la propriété !

Les agents qui m'ont arrêté se sont introduits chez moi à la façon des grédins de profession ; l'un s'est présenté, sous de fausses apparences, comme étant le charpentier Lorenz, de la rue de Burlington. Ils ont affirmé, par serment, que j'étais seul dans la chambre : c'était faux. Mme Klein, qui était présente, n'a pas été citée, elle aurait pu raconter les faits.

Le capitaine Schaak, chef de police, a affirmé, par serment, que je lui avais avoué avoir été à la réunion de lundi, pendant que je lui avais clairement expliqué que j'étais à la réunion des charpentiers dans la salle Zepf. Il s'est donc parjuré.

Montons un d'gré dans l'échelle des magi trats. L'avocat-général a fait faire de faux serments, et cela sciemment, et par là il est l'assassin de sept hommes parmi lesquels je me trouve. Messieurs nos défenseurs ont donné la preuve de ce que j'avance.

Moi-même, j'ai vu comment Grinnell mit Gilmer en rapport avec les personnes sur lesquelles il devait témoigner, huit jours avant qu'il ne paraisse. Encore une raison pour que je répète que j'étais pour l'emploi de la force. Il faudra que les exploités finissent par s'en servir un jour, s'ils veulent obtenir une existence digne de l'homme.

Ce même avocat-général a eu le triste courage de me traiter de lâche ici, dans cette salle, où il savait que je ne pouvais rien lui répondre. Un coquin pareil, allié à d'abjects sujets, achetés pour me conduire à la potence ! Et pourquoi ? Vil égoïsme, amou-

de l'argent, histoire d'obtenir un poste plus élevé. Et on m'impute à crime le mépris que j'inflige à de pareils individus, à ces nobles représentants de l'ordre!

Anarchie signifie sans maîtres, ce qu'on traduit ici par désordre. Un système sans un tel « Ordre » et qui ne serait pas représenté par des coquins et des voleurs, voilà ce qu'on nomme ici désordre!

Le juge lui-même a dû avouer que le Procureur général n'avait pas réussi à démontrer ma participation au jet de la bombe. Mais on sait se retourner et on m'accuse de conspiration! et quelle preuve en donne-t-on? On désigne simplement « l'Association Internationale des Travailleurs » comme étant une conspiration. J'en ai été membre — par conséquent je suis coupable. Oui, il n'y a rien au-dessus de l'intelligence d'un Procureur général!

Il m'est à peine nécessaire de revenir sur les rapports qui existaient entre mes compagnons d'infortune et moi. Spies a déjà dit comment nous fîmes connaissance. Je puis dire sincèrement que je ne connais pas beaucoup plus mes compagnons d'infortune que je ne connais le chef de la police.

La misère générale, les efforts de la hyène capitaliste nous ont rapprochés dans notre agitation, non pas face à face, mais dans une même manière d'agir. Voilà donc la conspiration dont on m'accuse.

Je proteste contre le jugement, contre le verdict du juge. Je ne reconnais pas la loi qui a été faite par n'importe qui, il y a des centaines d'années. Je ne reconnais pas le verdict rendu aujourd'hui par le juge.

Nos défenseurs ont prouvé jusqu'à l'évidence en citant des verdicts rendus dans le même cas que le nôtre, par d'autres tribunaux aussi haut placés que

celui-ci, que nous avons le droit d'obtenir une revision du procès.

Le Procureur général a prouvé le contraire en citant trois fois plus de verdicts rendus par des tribunaux plus haut placés encore, et je suis convaincu que si, dans un autre procès, on produisait vingt-cinq volumes de verdicts à notre avantage, le Procureur général en produirait cent pour prouver le contraire, du moment que ce sont des anarchistes qu'on juge.

Et ce n'est pas même d'après une pareille loi, que tout gamin devrait mépriser, qu'on a pu légalement me trouver coupable, non, il a fallu pour cela des parjures!

Je déclare donc encore une fois ouvertement et librement que je suis pour l'emploi de la force. J'ai déjà déclaré au chef de la police et je le maintiens : « Si on nous menace par des canons, nous répondrons par des bombes de dynamite. »

Vous souriez! Vous pensez sans doute : « Tu n'en lanceras plus, toi, de bombes! » Mais je vous assure que je mourrai avec joie à la potence, car je suis convaincu que les centaines et les milliers d'individus auxquels j'ai parlé, se souviendront de mes paroles et, quand vous nous aurez assassinés, ce seront eux, j'en suis sûr, qui les lanceront, les bombes.

C'est dans cette espérance que je vous crie : Je vous méprise, vous, vos lois, votre ordre et votre gouvernement de despotes.

Qu'on me pendre pour cela ! Qu'on me pendre !

GEORGE ENGEL

« Dans l'impossibilité d'aboutir par mon travail à une existence supportable, je quittais l'Allemagne en 1872 croyant trouver aux Etats-Unis la liberté tant vantée en Europe. J'arrive à Philadelphie et mon cœur bat de joie à la pensée de vivre dans un pays libre; mais mon songe se dissipa bienôt. Il fallut me convaincre que dans ce pays les prolétaires se trouvaient comme ailleurs exclus du droit à l'existence... J'ai vu des êtres humains chercher leur manger parmi les ordures.

Je regrettai mon pays, mes illusions perdues, je cherchai les causes qui provoquaient et alimentaient la misère à laquelle l'humanité est en proie, je sondai la vie, j'achetai et lus des livres et me mis à étudier Lasalle, Marx, Henri George et d'autres encore. Avec eux j'ai cru au bienfaisant effet du suffrage universel, intelligemment pratiqué; mais, par la suite, les faits m'ont enseigné que l'ouvrier n'est pas libre, ni de ses opinions, ni de son bulletin de vote. Il est à peine utile de faire remarquer que les hommes mis au pouvoir par le parti socialiste, parce qu'il les croyait honnêtes, font absolument la même chose que tous ceux qui les ont précédés. Ils sacrifient leurs principes à leurs bénéfices personnels. Ces gens-là commencent par être des meneurs, ils font du bruit autour de leur personne, se font nommer et les électeurs sont dupés.

J'étudiais encore, je finis par comprendre que toute réforme est illusoire et que seule la force peut donner la liberté à la classe ouvrière; je passai à l'anarchie...

Et vous qui nous condamnez à mort, oubliez-vous

que par la force nos pères se sont soustraits à la tyrannie anglaise, et que par la force vous ayez pu abolir l'esclavage ?

John Brown, le premier homme qui entreprit la lutte contre l'esclavage, vous l'avez pendu comme vous nous pendrez demain. Les anarchistes sont persécutés partout sur terre et la doctrine gagne de plus en plus. Si la propagaude ne peut être faite ouvertement, elle continuera secrètement. Je souhaite aux magistrats qui nous condamnent de ne pas être victimes d'un changement de tactique et de ne pas subir le sort de Rumpf.

Oui, j'ai parlé dans les réunions et j'ai dit que si chaque travailleur avait une bombe dans sa poche, le règne des capitalistes ne durerait pas longtemps. C'est mon opinion et mon désir depuis que j'ai compris ce que chaque jour de ce régime amoncelait de cadavres de prolétaires.

Notre société n'existe pas encore; mais l'exécution de ses défenseurs ne peut qu'être favorable à son développement, et à ce titre j'applaudis à votre verdict.

SAMUEL FIELDEN

Tout le procès n'est qu'une comédie ridicule et un crime froidement combiné et préparé par l'odieuse Police.

Aujourd'hui le soleil luit pour l'humanité, mais puisque bientôt il ne brillera plus pour nous, je suis content que ma mort serve au progrès. Le sacrifice de ma vie accélérera l'arrivée d'une vie meilleure pour les travailleurs.

ALBERT PARSONS

La presse capitaliste, cette institution venimeuse, est altérée du sang des opprimés. Comme j'en suis un moi-même, je dirai brièvement la vérité quand vous devriez me pendre, et vous pouvez le faire.

Mais vous ne pouvez résoudre la question sociale, notre mort ne peut plus que précipiter la chute de votre pouvoir de bêtes féroces. Si je n'ai pu signer chaque écrit de *The Alarm*, ce dont vous me faites un crime, je me rends responsables de tous les articles, notamment de ceux qui ont paru sur la dynamite et l'armement. C'est moi qui les ai écrit. Si nous nous servons de la dynamite, c'est qu'il nous est facile de nous la procurer. Les accapareurs donnent à leurs mercenaires des fusils à tir rapide qui coûtent soixante-dix-neuf francs la pièce; nous autres nous préférons fabriquer des bombes à six centimes.

Vous voulez nous condamner parce que la dynamite existe? Mais alors persécutez les chimistes qui l'ont découverte et faites arrêter vos généraux qui l'ont recommandé comme si nécessaire en guerre!

Le défenseur Black demanda la revision du verdict. Elle fut rejetée. Le juge Garry annonça les exécutions pour le 13 décembre 1886.

L'affaire fut portée au Tribunal suprême de l'état de l'Illinois, lequel, onze mois après, confirma la sentence et fixa les exécutions au 11 novembre 1887.

De nombreux socialistes américains firent alors une requête au Conseil suprême de New-York, mais elle ne fut pas admise.

L'attitude des accusés ne pouvait pas être plus sereine qu'elle ne le fut, et jusqu'à leurs derniers moments, ils restèrent décidés au sacrifice. La lettre suivante en donne un exemple :

Cher ami Most,

Puisque nous n'avons plus que six jours à vivre, je veux te faire mes adieux. Tu sais par les journaux que quatre d'entre nous ont refusé la grâce, c'est-à-dire la commutation de la sentence et demandent la liberté ou la mort.

Tu comprendras, Jean, que le souvenir de ma chère femme et de mes trois petits enfants me rend souvent le cœur gros, mais loin de moi, tentation ! La Révolution sociale a besoin de forces pour progresser, et notre noble cause, l'Anarchie, a besoin de martyrs. Ainsi soit fait ! Je suis heureux de donner ma vie pour ce but si beau.

Je te fais donc mes adieux.

Je désires que tu vives jusqu'aux jours du grand combat. Ah ! certes, j'aurais bien voulu moi-même tomber dans ce combat à l'ombre de notre cher drapeau rouge. Mais cela ne devait pas être. J'étais fermement décidé à mourir comme premier, comme avant-garde du combat. Ainsi, adieu !

Vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie !
Je t'embrasse fraternellement,

Adolphe FISCHER.

La mère de Lingg méritait d'avoir un fils comme Louis. Quelques jours avant sa mort, elle écrivait à son fils adoré :

« Moi aussi, comme tu sais, j'ai lutté péniblement pour vous donner du pain, à toi, à ta sœur et à moi-même, et, foi d'honnête femme, je resterai après ta mort aussi fière de toi que je l'ai été durant ta vie. Toute femme que je suis, je ferais comme toi, si j'étais homme. »

Et une tante qui n'avait pas d'enfants, et dont il était le favori, lui écrivait :

« Cher Louis, quoi qu'il arrive — même le pire — ne montre à ces misérables aucune faiblesse ! »

LEURS DERNIERS MOMENTS

Lingg savait qu'il allait mourir ; il se décida à se faire sauter avec ses géoliers avant qu'on ne vienne le pendre comme un chien. Dans sa cellule, il avait deux bombes, l'une ronde et l'autre, un tube à gaz rempli de dynamite et de morceaux de fer, avec une capsule à une extrémité. Il devait lancer la bombe et, au moindre choc, il enveloppait dans une seule détonation les bourreaux et ceux qu'ils voulaient supplicier.

Le vendredi, 4 novembre, il avait été fait dans sa cellule une perquisition minutieuse, mais rien n'avait été découvert.

Le samedi soir, Engel tenta de s'empoisonner.

sonner avec une bouteille de laudanum que lui avait procuré sa femme. Le garde aposté à la porte entendit l'agonie. On envoya chercher le médecin qui fit prendre à Engel de l'émétique, puis le força à aller dans la cour pendant deux heures. Il le fit ainsi revenir à la vie trois jours avant qu'il soit pendu.

On fit alors de nouvelles perquisitions et l'on découvrit les bombes de Lingg.

Mais un homme comme lui ne se tint pas pour battu.

Il était décidé à ne pas donner aux bourgeois le plaisir de le pendre. Le dimanche, il écrivit de nouveau une lettre hautaine, se moquant de ses ennemis. On revint faire une visite dans sa cellule et on ne trouva rien.

Le jeudi matin, le gardien vit Lingg allumer un cigare avec la bougie, puis on entendit une détonation. On s'élança dans sa cellule pleine de fumée. Lingg était étendu sur le plancher, la tête ouverte par de longues et larges blessures, les chairs du cou séparées, la mâchoire rompue, le crâne ouvert. Il vivait encore, le sang coulait en grande quantité. Au bout de cinq heures d'horribles souffrances, il expira.

Il s'était suicidé avec une petite capsule longue comme le pouce, pleine de fulminate de mercure : un petit tube facile à tourner dans la paume de la main. D'autres tubes du même genre, destinés probablement à ses

compagnons, furent trouvés dans la cellule.

C'était un homme, un héros!

Ils n'ont pas pu pendre Lingg et sa mémoire vivra toujours dans les cœurs. Il se souviendront comment un homme sait se moquer de ses bourreaux, même au prix de sa vie.

Nos compagnons furent pendus le vendredi, 11 novembre 1887, à midi.

La veille, Schwab et Fielden avaient reçu l'avis que leur peine de mort était commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Lingg était mort, les bourgeois rageaient de ne pouvoir assister qu'à quatre exécutions.

Quatre potences furent dressées dans une cour intérieure de la bastille de Chicago. Ses murs étaient gardés par plus de trois mille hommes.

Un escadron de troupes de police cernait la prison, laissant un espace libre de cinquante pas autour des murs de la bastille démocratique. Personne ne pouvait entrer dans cet espace sans un permis du juge.

Derrière ce cordon, se tenait une foule peu nombreuse. On estime que les deux tiers de ces assistants étaient des agents en bourgeois qui venaient voir le spectacle.

Les femmes des condamnés furent les premières qui traversèrent le cordon. Elles demandaient qu'on leur permit d'entrer dans la prison pour embrasser leurs maris une

dernière fois. Ceci leur fut refusé. Brutalement, on les repoussa. La femme de Parsons, arrivée avec ses fils, se défendit à outrance. On l'arrêta, et elle fut mise en prison avec tous ses enfants.

La mort prochaine avait été signifiée aux condamnés dès les premières heures de la veille. Quand Schwab et Fielden surent que leur peine avait été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, la tristesse — disait un télégramme bourgeois, — se peignit sur leur visage; ils répétaient sans cesse qu'ils auraient préféré la mort instantanée à la mort lente.

Il ajoutait :

« Dans les visages de Fischer et d'Engel ne se montre pas la moindre impression.

« Parsons reste impassible, Spies éclate dans une violente harangue contre les assassins. »

Leur dernière nuit, ils dormirent tous du sommeil des justes.

De grand matin, ils se levèrent, écrivant et répondant aux télégrammes nombreux qui leur arrivaient de tous côtés.

Spies envoya promener le curé méthodiste qui empoisonnait ses derniers moments.

« Je vais prier pour vous », dit le curé.

« Priez pour vous, vous en avez plus besoin que moi. » — Et il se mit à discuter anarchie avec les deux gardes de nuit.

Durant ce moment, le bruit des marteaux leur annonçait que les charpentiers travaillaient dans la cour, au bas de leur fenêtre, à l'érection de l'échafaud.

« Tous les condamnés ont entendu très distinctement ce bruit, mais aucun n'en a paru affecté », disait une dépêche.

Engel, visité par le curé méthodiste, soutint contre lui une discussion de théologie.

L'importun individu vint encore ennuyer Spies qui alluma un cigare et se mit à écrire, tandis que l'autre récitait ses prières.

Fischer conta à son garde qu'il avait rêvé à sa maison d'Allemagne, qu'il avait revu toute son enfance, et qu'il gardait les souvenirs de sa jeunesse.

Les bourreaux faisaient l'essai de la nouvelle trappe mécanique, au bas des fenêtres des condamnés.

Fischer entonna la *Marseillaise* et ses frères d'infortune lui répondirent des cellules voisines, chantant l'hymne avant de partir à la mort.

A onze heures cinquante minutes, on vint les chercher. Avec un raffinement de cruauté on avait fait l'impossible pour prolonger leurs souffrances. Ah! si quelqu'un d'eux eût éclaté en supplications, quel plaisir pour les bourgeois!

Mais nos frères n'offrirent pas à ces misérables le spectacle désiré; ils restèrent tran-

quilles et marchèrent à l'échafaud alignés au bas des quatre potences,

Parsons commença un discours :

« *Hommes et femmes d'Amérique...* » mais le capuchon blanc et le nœud mirent fin à ses paroles.

Spies cria : « *Notre voix, camarades, fera davantage après notre mort qu'elle n'a fait dans notre vie.* »

« *Vive l'Anarchie!* » cria Engel.

« *C'est le moment le plus heureux de ma vie,* » cria Fischer au moment où le capuchon et le nœud lui tombaient sur la tête, cachant son doux regard.

Une seconde après, on ouvrit la trappe, lançant à la fois les quatre amis dans l'espace. Parsons avait l'épine dorsale rompue et à peine se mouvait, Engel, Fischer et Spies se débattaient dans des convulsions impossibles à regarder.

À midi onze minutes, quatorze minutes après, ils cessèrent de donner signe de vie. Leurs corps furent restitués à leurs familles et enterrés le même jour.

O martyrs! Votre voix fut forte, mais elle le sera davantage après votre mort. Elle ébranlera les bastilles du capital.

